

s'expliquer, et la terreur d'imposer silence. C'est alors qu'il sera permis de prendre la plume sans s'exposer au soupçon de capter bassement la bienveillance de l'homme puissant, ou de braver insolemment son autorité vengeresse. Si nous nous taisons, la postérité parlera. Il le sait. Heureux s'il peut jouir d'avance de son approbation ! Malheur à lui, malheur à ses peuples, s'il dédaignait ce tribunal !

Passons maintenant aux liaisons formées aux Indes par le roi de Prusse.

x.
Le roi de Prusse forme à Embden une compagnie pour les Indes. Caractère de ce prince. Sort de son établissement.

Ce prince, dans l'âge des plaisirs, eut le courage de préférer à la molle oisiveté des cours l'avantage de s'instruire. Le commerce des premiers hommes du siècle, et ses réflexions, mûrissaient dans le secret son génie naturellement actif, naturellement impatient de s'étendre. Ni la flatterie, ni la contradiction ne purent jamais le distraire de ses profondes méditations. Il forma de bonne heure le plan de sa vie et de son règne. On osa prédire à son avènement au trône que ses ministres ne seraient que ses secrétaires, les administrateurs de ses finances que ses commis, ses généraux que ses aides-de-camp. Des circonstances heureuses le mirent à portée de développer aux yeux des nations des talens acquis dans la retraite. Saisissant avec une rapidité qui n'appartenait qu'à lui le point décisif de ses intérêts, Frédéric attaqua une puissance qui avait tenu ses ancêtres dans la servitude. Il gagna cinq

batailles contre elle, lui enleva la meilleure de ses provinces, et fit la paix aussi à propos qu'il avait fait la guerre.

En cessant de combattre il ne cessa pas d'agir. On le vit aspirer à l'admiration des mêmes peuples dont il avait été la terreur. Il appela tous les arts à lui, et les associa à sa gloire. Il réforma les abus de la justice, et dicta lui-même des lois pleines de sagesse. Un ordre simple, invariable, s'établit dans toutes les parties de l'administration. Persuadé que l'autorité du souverain est un bien commun à tous les sujets, une protection dont ils doivent tous également jouir, il voulut que chacun d'eux eût la liberté de l'approcher et de lui écrire. Tous les instans de sa vie étaient consacrés au bien de ses peuples; ses délassements mêmes leur étaient utiles. Ses ouvrages d'histoire, de morale, de politique, étaient remplis de vérités pratiques. On vit régner jusque dans ses poésies des idées profondes et propres à répandre la lumière. Il s'occupait du soin d'enrichir ses états lorsque des événemens heureux le mirent en possession de l'Oost-Frise en 1744.

Embden, capitale de cette petite province, passait il y a deux siècles pour un des meilleurs ports de l'Europe. Les Anglais, forcés de quitter Anvers, en firent le centre de leurs liaisons avec le continent. Les Hollandais, après avoir aspiré long-temps et inutilement à se l'approprier, en étaient devenus jaloux jusqu'à travailler à le com-

bler. Tout indiquait que c'était un lieu propre à devenir l'entrepôt d'un grand commerce. L'éloignement où était ce faible pays de la masse des forces prussiennes pouvait exposer à quelques inconvéniens ; mais Frédéric espéra que la terreur de son nom contiendrait la jalousie des puissances maritimes. Dans cette persuasion, il voulut qu'en 1751 une compagnie pour les Indes orientales fût établie à Embden.

Le fonds de la nouvelle société, divisée en deux mille actions, était de 3,956,000 livres. Il fut principalement formé par les Anglais et les Hollandais, malgré la sévérité des lois portées par leurs gouvernemens pour l'empêcher. On était encouragé à ces spéculations par la liberté indéfinie dont on devait jouir en payant au souverain trois pour cent de toutes les ventes qui seraient faites. L'événement ne répondit pas aux espérances. Six vaisseaux partis successivement pour la Chine ne rendirent aux intéressés que leur capital, et un bénéfice de demi pour cent chaque année. Une autre compagnie qui se forma peu de temps après dans le même lieu pour le Bengale, fut encore plus malheureuse. Un procès, dont vraisemblablement on ne verra jamais la fin, est tout ce qui lui reste des deux seules expéditions qu'elle ait tentées. Les premières hostilités de 1756 suspendirent les opérations de l'un et l'autre corps ; mais leur dissolution ne fut prononcée qu'en 1765.

C'est le seul échec qu'ait essuyé la grandeur du roi de Prusse. Nous n'ignorons pas qu'il est difficile d'apprécier ses contemporains : on les voit de trop près. Les princes sont surtout ceux qu'on peut le moins se flatter de bien connaître. La renommée en parle rarement sans passion. C'est le plus souvent d'après les bassesses de la flatterie, d'après les injustices de l'envie qu'ils sont jugés. Le cri confus de tous les intérêts, de tous les sentimens qui s'agitent et changent autour d'eux, trouble ou suspend le jugement des sages mêmes.

Cependant, s'il était permis de prononcer d'après une multitude de faits liés les uns aux autres, on dirait de Frédéric qu'il sut dissiper les complots de l'Europe conjurée contre lui ; qu'il joignit à la grandeur et à la hardiesse des entreprises un secret impénétrable dans les moyens ; qu'il changea la manière de faire la guerre, qu'on croyait avant lui portée à sa perfection ; qu'il montra un courage d'esprit dont l'histoire lui fournissait peu de modèles ; qu'il tira de ses fautes mêmes plus d'avantages que les autres n'en savent tirer de leurs succès ; qu'il fit taire d'étonnement ou parler d'admiration toute la terre, et qu'il donna autant d'éclat à sa nation que d'autres souverains en reçoivent des leurs.

Ce prince présente un front toujours menaçant. L'opinion qu'il a donnée de ses talens, le souvenir sans cesse présent de ses actions, un revenu annuel de 70,000,000 livres ; un trésor

de plus de deux cents ; une armée de cent quatre-vingt mille hommes : tout assure sa tranquillité. Malheureusement elle n'est pas utile à ses sujets comme elle le fut autrefois. Ce monarque continue à laisser les Juifs à la tête de ses monnaies, où ils ont introduit un très-grand désordre. Il n'a point secouru les plus riches négocians de ses provinces que ses opérations avaient ruinés. Il a mis dans ses mains les manufactures les plus considérables de son pays. Ses états sont remplis de monopoles, destructeurs de toute industrie. Des peuples dont il fut l'idole ont été livrés à l'avidité d'une foule de brigands étrangers. Cette conduite a inspiré une défiance si universelle, soit au-dedans, soit hors de la Prusse, qu'il n'y a point de hardiesse à assurer que les efforts qui se font pour ressusciter la compagnie d'Embsen seront inutiles.

O Frédéric, Frédéric ! tu reçus de la nature une imagination vive et hardie, une curiosité sans bornes, du goût pour le travail, des forces pour le supporter. L'étude du gouvernement, de la politique, de la législation, occupa ta jeunesse. L'humanité partout enchaînée, partout abattue, essuya ses larmes à la vue de tes premiers travaux, et sembla se consoler de ses malheurs, dans l'espérance de trouver en toi son vengeur. Elle augura et bénit d'avance tes succès. L'Europe te donna le nom de roi philosophe.

Lorsque tu parus sur le théâtre de la guerre,

la célérité de tes marches, l'art de tes campemens, l'ordre de tes batailles étonnèrent toutes les nations. On ne cessait d'exalter cette discipline inviolable de tes troupes qui leur assurait la victoire ; cette subordination mécanique qui ne fait de plusieurs armées qu'un corps dont tous les mouvemens dirigés par une impulsion unique frappent à la fois au même but. Les philosophes mêmes, prévenus par l'espoir dont tu les avais remplis, enorgueillis de voir un ami des arts et des hommes parmi les rois, applaudissaient peut-être à tes succès sanglans. Tu fus regardé comme le modèle des rois guerriers.

Il existe un titre plus glorieux, c'est celui de roi citoyen. On ne l'accorde pas aux princes qui, confondant les erreurs et les vérités, la justice et les préjugés, les sources du bien et du mal, envisagent les principes de la morale comme des hypothèses de métaphysique, ne voient dans la raison qu'un orateur gagé par l'intérêt. Oh ! si l'amour de la gloire s'était éteint au fond de ton cœur ; si ton âme, épuisée par tes grandes actions, avait perdu son ressort et son énergie ; si les faibles passions de la vieillesse voulaient te faire rentrer dans la foule des rois, que deviendrait ta mémoire ? que deviendraient les éloges que toutes les bouches de la Renommée, que la voix immortelle des lettres et des arts t'ont prodigués ? Mais non : ton règne et ta vie ne seront pas un problème dans l'histoire. Rouvre ton cœur

aux sentimens nobles et vertueux qui firent tes premières délices. Occupe tes derniers jours du bonheur de tes peuples. Prépare la félicité des générations futures par la félicité de la génération actuelle. La puissance de la Prusse appartient à ton génie. C'est toi qui l'as créée, c'est toi qui la soutiens. Il faut la rendre propre à l'état qui te doit sa gloire.

Que ces innombrables métaux enfouis dans tes coffres, en rentrant dans la circulation, rendent la vie au corps politique; que tes richesses personnelles, qu'un revers peut dissiper, n'aient désormais pour base que la richesse nationale, qui ne tarira jamais; que tes sujets courbés sous le joug intolérable d'une administration violente et arbitraire retrouvent les tendresses d'un père au lieu des vexations d'un oppresseur; que des droits exorbitans sur les personnes et les consommations cessent d'étouffer également la culture et l'industrie; que les habitans de la campagne sortis d'esclavage, que ceux des villes véritablement libres se multiplient au gré de leurs penchans et de leurs efforts: ainsi tu parviendras à donner de la stabilité à l'empire, que tes qualités brillantes ont illustré, ont étendu; tu seras placé dans la liste respectable et peu nombreux des rois citoyens.

Ose davantage: donne le repos à la terre. Que l'autorité de ta médiation, que le pouvoir de tes armes force à la paix des nations inquiètes. L'u-

nivers est la patrie d'un grand homme; c'est le théâtre qui convient à tes talens: deviens le bienfaiteur de tous les peuples.

Tel était le discours que je t'adressais au sein du repos où tu te flattais d'achever une carrière honorée: semblable, s'il est permis de le dire, à l'Éternel vers lequel l'hymne s'élève de toutes les contrées de la terre lorsqu'un grand événement te fit reprendre ton tonnerre. Une puissance qui ne consulta jamais que son agrandissement sur les motifs de faire la guerre ou la paix, sans égard pour la constitution germanique ni pour les traités qui la garantissent, sans respect pour le droit des gens et des familles, au mépris des lois usuelles et générales de l'hérédité; cette puissance forme des prétentions, rassemble des armées, envahit dans sa pensée la dépouille des princes trop faibles pour lui résister, et menace la liberté de l'Empire. Tu l'as prévenue. Le vieux lion a secoué sa crinière. Il est sorti de sa demeure en rugissant, et son jeune rival en a frémi. Frédéric, jusqu'à ce moment, s'était montré fort. L'occasion de se montrer juste s'est présentée, et il l'a saisie. L'Europe a retenti des vœux qu'on faisait pour ses efforts: c'est qu'il n'était alors ni un conquérant ambitieux, ni un commerçant avide, ni un usurpateur politique. On l'avait admiré, et il sera béni. J'avais gravé au pied de sa statue: LES PUISSANCES LES PLUS FORMIDABLES DE L'EUROPE SE RÉUNIRENT CONTRE LUI, ET DISPARURENT

DEVANT LUI. J'en graverai une moins fastueuse, mais plus instructive et plus noble. PEUPLES, IL BRISA LES CHAÎNES QU'ON VOUS PRÉPARAIT. PRINCES DE L'EMPIRE GERMANIQUE, IL NE SERA PAS TOUJOURS. SONGEZ A VOUS.

XI.
Établisse-
ment des Es-
pagnols aux
Philippines.
Description
de ces îles.

Rien n'est grand, rien ne prospère dans les monarchies sans l'influence du maître qui les gouverne ; mais il ne dépend pas uniquement d'un monarque de faire tout ce qui convient au bonheur de ses peuples. Il trouve quelquefois de puissans obstacles dans les opinions, dans le caractère, dans les dispositions de ses sujets. Ces opinions, ce caractère, ces dispositions peuvent sans doute être corrigés ; mais la révolution se fait souvent long - temps attendre ; et elle n'est pas encore arrivée pour les Philippines.

Les Philippines, anciennement connues sous le nom de *Manilles*, forment un archipel immense à l'est de l'Asie. Elles s'étendent depuis le troisième ou quatrième degré jusqu'au dix-neuvième ou vingtième de latitude boréale, ce qui fait à peu près trois cents lieues du nord au sud ; de l'ouest à l'est elles ont environ cent quatre-vingt-dix lieues. Luçon les termine au nord, Mindanao les termine au sud. C'est entre ces deux îles, les plus grandes de toutes, que sont placées une infinité d'autres îles dont aucun navigateur n'a fixé le nombre.

Ces îles offrent, la plupart, aux yeux attentifs un spectacle terrible et majestueux. Elles sont

couvertes de basalte, de lave, de scories, de verre noir, de fer fondu, de pierres grises et friables remplies des débris du règne animal et végétal, de soufre tenu en fusion par l'action continuelle des feux souterrains, d'eaux brûlantes qui communiquent avec des flammes cachées. Tous ces grands accidens de la nature sont l'ouvrage des volcans éteints, des volcans qui brûlent encore, et de ceux qui se forment dans ces ateliers profonds, où des matières combustibles sont toujours en fermentation. Il n'y a point de hardiesse à conjecturer que ces contrées, qu'on peut compter entre les plus anciennes du globe, approchent plus près que les autres de leur destruction.

Les cendres dont ces fourneaux immenses couvrent depuis des siècles la surface d'un sol profond, le remuement des campagnes sans cesse renouvelé par des tremblemens de terre, les chaleurs ordinaires à tous les pays situés sous la zone torride, l'humidité que le voisinage de l'Océan, les hautes montagnes, des forêts aussi anciennes que le monde entretiennent habituellement dans ces régions, telles sont vraisemblablement les causes de la fécondité presque incroyable des Philippines. La plupart des oiseaux, des quadrupèdes, des plantes, des fruits, des arbres, qu'on voit dans le reste de l'Asie, se retrouvent dans cet archipel, et presque tout y est de meilleure qualité. On y découvre même quelques végétaux qui ne sont pas aperçus ailleurs. Si un

naturaliste intelligent parcourait ces îles avec la liberté et les secours convenables, il enrichirait sûrement les sciences d'une multitude de connaissances curieuses, utiles et intéressantes.

Malheureusement le climat n'est pas aussi agréable aux Philippines que le sol y est fertile. Si les vents de terre et de mer y entretiennent durant six mois une plus grande température que leur position ne le promettrait, pendant le reste de l'année les cieux sont embrasés des feux du tonnerre, les campagnes sont inondées par des pluies continuelles. Cependant l'air n'est pas malsain. A la vérité le tempérament des étrangers est un peu affaibli par une transpiration trop abondante; mais les naturels du pays poussent très-loin la carrière de leur vie, sans éprouver d'autres infirmités que celles auxquelles l'homme est assujetti partout.

Le centre de ces îles montueuses est occupé par des sauvages, qui en paraissent les plus anciens habitans. Quelle que soit leur origine, ils sont noirs, et ont, la plupart, les cheveux crépus. Leur taille n'est pas élevée; mais ils sont robustes et nerveux. Quelquefois une famille entière forme une petite société; le plus souvent chaque individu vit seul avec sa compagne. Jamais ils ne quittent leurs arcs et leurs flèches. Accoutumés au silence des forêts, le bruit paraît les alarmer. Leur vie est toute animale. Les fruits, les racines qu'ils trouvent dans les bois sont leur unique

nourriture; et lorsqu'ils ont épuisé un canton, ils en vont habiter un autre. Les efforts qu'on a faits pour les subjuguier ont toujours été vains, parce qu'il n'y a rien de si difficile que de dompter des peuples errans dans des lieux inaccessibles.

Les plaines que la violence a forcé ces barbares de quitter ont été successivement occupées par des colonies venues de différens endroits. On conjecture avec quelque vraisemblance que la plupart de ces vagabonds sortirent plus ou moins anciennement des îles Malaises.

Magellan fut le premier Européen qui reconnut ces îles. Mécontent du Portugal, sa patrie, il était passé au service de Charles-Quint; et, par le détroit qui depuis porta son nom, il arriva en 1521 aux Manilles, d'où, après sa mort, ses lieutenans se rendirent aux Moluques, découvertes dix ou onze ans auparavant par les Portugais. Ce voyage aurait eu vraisemblablement des suites remarquables, si elles n'avaient été arrêtées par la combinaison dont on va rendre compte.

Tandis qu'au quinzième siècle les Portugais s'ouvraient la route des Indes orientales et se rendaient les maîtres des épiceries et des manufactures qui avaient toujours fait les délices des nations policées, les Espagnols s'assuraient par la découverte de l'Amérique plus de trésors que l'imagination des hommes n'en avait jusqu'alors désiré. Quoique les deux nations suivissent leurs vues d'agrandissement dans des régions bien sé-

xii.
Les Espagnols et les Portugais se disputent la possession des Philippines.

parées, il parut possible qu'on se rencontrât. Leur antipathie aurait rendu cet événement dangereux. Pour le prévenir, le pape fixa en 1493 les prétentions respectives par une suite de ce pouvoir universel et ridicule que les pontifes de Rome s'étaient arrogé depuis plusieurs siècles, et que l'ignorance idolâtre de deux peuples également superstitieux prolongeait encore pour associer le ciel à leur avarice. Il donna à l'Espagne tout le pays qu'on découvrirait à l'ouest du méridien, pris à cent lieues des Açores, et au Portugal tout ce qu'il pourrait conquérir à l'est de ce méridien. L'année suivante, les puissances intéressées convinrent d'elles-mêmes à Tordésillas de placer la ligne de démarcation à trois cent soixante-dix lieues des îles du Cap-Vert. C'était aux yeux les plus clairvoyans une précaution superflue. A cette époque personne ne connaissait assez la théorie de la terre pour prévoir que les navigateurs d'une couronne, poussant leurs découvertes du côté de l'ouest, et les navigateurs de l'autre du côté de l'est, arriveraient tôt ou tard au même terme. L'expédition de Magellan démontra cette vérité.

La cour de Lisbonne ne dissimula pas les inquiétudes que lui causait cet événement. On la voyait déterminée à tout hasarder plutôt qu'à souffrir qu'un rival déjà trop favorisé par la fortune vînt lui disputer l'empire des mers d'Asie. Toutefois, avant de se commettre avec le seul

peuple dont les forces maritimes fussent alors redoutables, elle crut devoir tenter les voies de la conciliation. Ce moyen réussit plus facilement qu'il n'était naturel de l'espérer.

Charles-Quint, que des entreprises trop vastes et trop multipliées réduisaient à des besoins fréquens, abandonna irrévocablement en 1529, pour 350,000 ducats, ou pour 2,598,750 livres, toutes les prétentions qu'il pouvait avoir sur les pays reconnus en son nom dans l'Océan indien; il étendit même la ligne de la démarcation portugaise jusqu'aux îles des Larrons. C'est du moins ce que disent les historiens portugais; car les écrivains castillans veulent que leur monarque se soit réservé la faculté de reprendre la discussion de ses droits, et de les faire valoir si la décision lui était favorable, mais seulement après avoir remboursé l'argent qu'il touchait.

Le traité de Saragosse eut le sort ordinaire aux conventions politiques.

Philippe II reprit en 1564 le projet de soumettre les Manilles. L'Espagne était trop affaiblie par ses conquêtes d'Amérique pour imaginer de fonder à l'extrémité des Indes orientales un nouvel empire par la violence. Les voies douces de la persuasion entrèrent pour la première fois dans son plan d'agrandissement. Elle chargea quelques missionnaires de lui acquérir des sujets, et ils ne trompèrent pas entièrement son attente.

Les hommes, autrefois idolâtres ou mahomé-